

pourquoi je fus enfermé dans une tente, et afin de me rendre la fuite impossible, on me mit des entraves aux pieds, ce qui me faisait souffrir.

J'ai oublié de raconter ce qu'on me faisait endurer lorsque j'étais vendu à un nouveau maître.

L'Arabe ou le Touareg qui m'achetait me conduisait, après le marché, loin de toute tribu, et là, dans une forêt ou dans une oasis, il devait marquer sa marchandise pour la reconnaître entre toutes les autres. Cette marchandise n'était autre que sa troupe d'esclaves, et voici comment il s'y prenait et ce que nous souffrions alors. La première fois que je fus vendu, mon maître touareg me lia les pieds et les mains et avec un couteau il me fit deux tatouages ou incisions profondes dans la joue droite et la joue gauche ; le sang coulait et je souffrais beaucoup, car j'étais bien petit, j'avais six ans. Mes blessures guérirent au bout de quelques jours. La seconde fois que je fus vendu, à des Touaregs encore, on me fit subir le même traitement.

Lorsque je tombais aux mains des Arabes, ceux-ci agissaient autrement pour marquer la figure de leur esclave. Je ne m'attendais à rien, et voici qu'un Arabe vint me dire : "Farraghit (c'était mon nom), Farraghit, couche-toi, mon petit, nous allons t'endormir." J'avais alors huit ans, je ne pensais pas au mal qu'allait me faire ce méchant homme, je me couchai par terre : "Ferme tes yeux", me dit-on ; j'obéis à mon maître et je ferme les yeux pour dormir. Alors l'Arabe prend un morceau de marbre tranchant et me fait avec cette pierre deux profondes incisions sur la joue gauche et sur la joue droite. Les souffrances que j' ressentais étaient terribles, il me fallut les endurer sans pousser un cri. Une autre fois, un nouveau maître Arabe me dit : "Farraghit, nous allons t'engraisser, et sur le marché tu seras vendu cher." Je m'étends donc par terre pour dormir ; alors le cruel Arabe, avec une pierre, me fait encore deux nouvelles incisions sur la figure. Et pour em-

pêcher le sang de couler trop et aussi pour cicatriser les plaies, on me mit les feuilles d'une plante qui pousse dans notre pays, et qui a cette vertu de cicatriser les blessures. Si la douleur me faisait pousser des cris, mes maîtres me frappaient et me disaient : " Si tu continues à crier, nous allons te couper la tête avec ceci. " Et ils me montraient leurs grands couteaux : j'avais peur et je souffrais en silence.

J'ai été vendu six fois et je porte sur ma figure quinze profondes cicatrices que m'ont faites mes maîtres touaregs et arabes ; six tatouages sur la joue droite, sur la joue gauche et trois sur le front. Chaque marchand arabe et chaque marchand touareg a sa marque.

J'étais donc à Aïn-Salah dans une tente, parce que j'étais trop petit pour pouvoir travailler. Un jour on m'enleva les entraves que j'avais aux pieds, et on me dit qu'il fallait suivre la caravane pour marcher vers Warglah, afin de nous exposer en vente. Je ne raconterai pas ce voyage à travers le désert : faim dévorante, fatigues et coups, c'est le pain quotidien de l'esclave. Nous arrivâmes à Warglah sur le marché d'esclaves. On nous fit ranger par ordre de taille : les plus forts et les plus robustes en avant ; les petits et les mourants derrière. Je vis beaucoup d'acheteurs venir près de nous et prendre nos compagnons. Personne ne voulait m'acheter : j'avais trop mauvaise mine.

Je voyais partir mes compagnons d'infortune avec d'autres maîtres. Et moi je restais toujours à ma place. Mais le bon Dieu veillait sur moi, aussi je vais vous dire comment il a permis que je devienne son enfant et que j'apprenne à l'aimer et à le servir.

Les bons Pères Missionnaires d'Alger ayant appris qu'une caravane d'esclaves nègres arrivait à Warglah, se rendirent à cette ville pour acheter quelques petits nègrillons, afin de les sauver de ce triste esclavage. Le P. Richard (qui a été marty-